

There was a time
when I would blame
my companion if
his religion did not
resemble mine. Now,
however, my heart
accepts every form...
Love alone is my
religion. — Ibn Arabi



INHOUD

- 2–5 **THEATER**
Journées Théâtrales de Carthage
Interview met Lassaad Jamoussi
- 6 Ce que le dictateur n'a pas dit
- 7 **FESTIVAL** **MUZIEK**
MOUSSEM CITIES@BEIRUT
Abeer Nehme en het Nationaal Orkest van België
- 8–11 **THEATER**
Interview met Amal Omran
- 12 In the Eyes of Heaven
13 Ik herinner het me niet meer
- FESTIVAL**
16–17 Sufi Night
- LITERATUUR**
18–21 Sufi Night
- MUZIEK**
22 Osama Abdulrasol Quintet
23 Homayoun Shajarian & Sohrab Pournazeri
Trio Talawine
- RESIDENTIES**
24 Bashar Murkus
25 Becoming
26–27 Il y a longtemps que je n'ai pas été aussi calme
- DANS**
28 Sur le Fil
- EXTRA**
29 Door de lens van... Faryda Moumouh
- 14–15 Agenda
- Cover: Quote van Ibn' Arabi. Ontwerp: Studio Pieter Boels

COLOFON

MOUSSEM JOURNA(A)L

Verantwoordelijke uitgever

Mohamed Ikoubaân

Ravensteingalerij 46, 1000 Brussel

Eindredactie & coördinatie Kathleen Weyts

Vormgeving Philip Marnef (Panache Studio)

Druk Graphius Group, Gent

MOUSSEM NOMADISCH KUNSTENCENTRUM

Directeur Mohamed Ikoubaân

Programmatie podiumkunsten en Productie Cees Vossen

Coördinator internationale projecten Pascal Nicolas

Administratie en productie Fatima Ellassooudi

Moussem-antenne in Beiroet Geoliane Arab

Edito

Met dit nummer sluiten we de huidige beleidsperiode 2013–2016 af. We blikken terug op een boeiende en succesvolle werking die gehonoreerd wordt door de verderzetting van de steun van de Vlaamse regering voor de komende vijf jaar. Zoals veel collega's uit de kunstensector, zullen we niet al onze plannen en vernieuwende projecten kunnen uitvoeren. Het toegekend subsidiebedrag is ver beneden onze verwachting gebleven, maar we kunnen niet anders dan het advies van onze minister van cultuur Sven Gatz in deze volgen: "we gaan ons niet ongelukkig redeneren." We vangen dus met een positieve blik en veel inzet de nieuwe beleidsperiode 2017–2021 aan. Moussem Nomadisch Kunstencentrum blijft zich inzetten om de artistieke canon verder te actualiseren op maat van onze dynamische en geglobaliseerde samenleving, door andere verhalen en inhouden te injecteren in de hedendaagse kunstscène in Vlaanderen en Europa. In de komende vijf jaar zullen we meer dan ooit onze verankering in Brussel vergroten en mee helpen bouwen aan een stad waar leven in diversiteit zich niet beperkt tot een goedkope slogan.

Dit najaar gaan veel van onze (co-)producties internationaal toeren: 55 en 3600 van artist in residence **Radouan Mriziga**, *In the Eyes of Heaven* van **Ruud Gielens, Rachid Benzine & Hiam Abbass**, *Ce que le dictateur n'a pas dit* van **Meriam Bousselmi**. Vier van onze (co-)producties werden bovendien geselecteerd voor één van de belangrijkste theaterfestivals in de Arabische wereld: **Les Journées Théâtrales de Carthage**. Daarmee geven we vorm aan een ander internationaal beleid. Voor de editie van de **Sufi Night** gaan we de uitdaging aan om een groep uit **Damascus** uit te nodigen omdat ondanks het verderf, de dood en de chaos die er heerst, artiesten er het leven en de schoonheid blijven vieren. Een beter verzet tegen de barbarij van de oorlog kan niet verzonnen worden. Dat is ook wat de Syrische theatermakers **Amal Omran** en **Waël Ali** doen in hun pakkende voorstellingen *Hak* en *Ik herinner het mij niet meer*. **Het Nationaal Orkest van België** en de Libanese zangeres **Abeer Nehme** brengen, als voorsmaakje op onze 2de editie **Moussem Cities @Beirut** in februari volgend jaar, een programma boordevol Libanese klassiekers. Dit en nog veel meer hebben wij de komende maanden voor u in petto.


Ik wens u veel leesgenot en een fantastisch nieuw cultuurseizoen.

Ce numéro clôture la période de gestion 2013–2016. Nous pouvons nous féliciter d'une action dont le succès se mesure à la prolongation du soutien du gouvernement flamand dans les cinq prochaines années. Comme beaucoup d'autres acteurs du secteur artistique, nous ne pourrions évidemment pas mener à bien tous les projets nouveaux qui nous tiennent à cœur. Le montant des subsides qui nous sont attribuées est bien en-deçà de nos attentes, mais nous ne pouvons que suivre le conseil de notre ministre de la Culture Sven Gatz : "Nous ne nous laisserons pas abattre." Nous abordons donc avec optimisme la prochaine période de gestion 2017–2021. Le Centre Nomade des Arts Moussem continuera à actualiser le canon artistique en fonction de notre société dynamique dans un contexte de mondialisation, en donnant une teneur actuelle à la scène artistique flamande et européenne. Nous mettrons les cinq prochaines années à profit pour ancrer davantage encore notre action à Bruxelles et apporter notre contribution à une ville pour laquelle la diversité n'est pas un mot vide de sens.

Nos productions et coproductions feront une tournée internationale cet automne : 55 et 3600 de l'artiste en résidence **Radouan Mriziga**, *In the Eyes of Heaven* de **Ruud Gielens, Rachid Benzine & Hiam Abbass**, *Ce que le dictateur n'a pas dit* de **Meriam Bousselmi**. Quatre de nos productions et coproductions ont d'ailleurs été sélectionnées pour un des plus grands festivals de théâtre du monde arabe : **Les Journées Théâtrales de Carthage**. Nous affirmons ainsi notre volonté d'une politique internationale. Nous relevons pour la 9e édition de la **Sufi Night** le défi d'inviter une troupe de **Damas**, en dépit de la mort et du chaos qui y règnent. On ne peut imaginer meilleure forme de résistance à la guerre et à la barbarie. C'est aussi ce qui motive les dramaturges syriens **Amal Omran** et **Waël Ali** dans leurs poignantes productions *Hak* et *Je ne m'en souviens plus*. **L'Orchestre National de Belgique** et la chanteuse libanaise **Abeer Nehme** présentent en avant-goût de notre 2ème édition de **Moussem Cities @Beirut** en février un programme de grands classiques libanais. Nous vous réservons du reste encore bien des surprises dans les mois à venir.

Je vous souhaite une bonne lecture et une fantastique nouvelle saison culturelle.





JOURNÉES THÉÂTRALES DE CARTHAGE

LE THÉÂTRE, ESPACE DES DROITS ET LIBERTÉS

Le Festival Les Journées Théâtrales de Carthage se veut être porteur de valeurs humaines, en contribuant à l'approfondissement du dialogue des cultures et des confrontations esthétiques à travers les créations communes avec divers partenaires d'Europe et du Monde Arabe et par le truchement d'une programmation nationale et internationale riche en couleurs locales. Moussem Centre Nomade des Arts est fier de pouvoir annoncer la présentation de quatre de ses coproductions lors de la 18ème édition de ce festival renommé : Hak de Amal Omran, Ce que le dictateur n'as pas dit de Meriam Bousselmi, In The Eyes of Heaven de Ruud Gielens, Rachid Benzine & Hiam Abbas et Waiting de Mokhallad Rasem. L'Acteur et professeur de théâtre Lassaad Jamoussi, directeur du festival, partage avec nous sa vision sur l'importance des rencontres théâtrales.

Si vous devez décrire votre festival pour un public (étranger) qui est ignorant de son existence comment le présenteriez-vous ?

Le Festival International des Journées Théâtrales de Carthage JTC est un carrefour de rencontres entre les théâtres du Sud, l'Afrique et le Monde Arabe d'une part et les théâtres du monde. Échanges d'expériences, découvertes de nouvelles sensibilités, de nouvelles esthétiques, de nouvelles démarches. Dialogue Sud-Sud et Sud Nord, à partir des créations théâtrales qui mettent l'Humain et ses défis au cœur de toute démarche novatrice.

Les Journées Théâtrales de Carthage en sont à leur 18ème édition. Comment ce festival a évolué dans le temps ?

Né en 1983, en plein mouvement revendicatif intellectuel, politique, syndical et artistique pour une quête de plus d'initiative de la société civile et moins d'intervention de l'Etat. Construites sur un fond d'affrontement entre les promoteurs tunisiens du théâtre indépendant et la structure éculée et vieillissante du théâtre public (troupes permanentes), les JTC ont été conçues comme une réponse à la volonté des créateurs tunisiens d'ouvertures nationales et internationales. Concrètement, en décembre 1983, le Ministère de la Culture s'était senti obligé de reprendre l'initiative face à la création de l'Union du Théâtre Indépendant qui de venait de plus en plus revendicatif ; il avait ainsi fondé une nouvelle institution appelée Le Théâtre National Tunisien. L'une des premières actions du TNT a été de fonder les Journées Théâtrales de Carthage. Depuis, les JTC qui ont commencé comme un festival à compétition, sont devenues la plateforme la plus importante des rencontres théâtrales arabo-africaines. Depuis 2007, les compétitions ont cédé le pas à un esprit de rencontres de plus en plus marquées par la présence internationale des formes de création les plus novatrices.

Est-ce que pour vous il existe un avant et un après le Printemps Arabe ? Si oui, comment cela se manifeste-t-il ?

Incontestablement. Avant ce qu'on appelle le « Printemps Arabe », qui, somme toute, a totalement viré au cauchemar généralisé, les JTC obéissaient très fortement, au niveau de la programmation, des choix, des sujets de colloques, de la nature des invités à un contrôle très serré des instances du Ministère de

la Culture. Cette manifestation devait se faire par des garants politiques inféodés au système et, le plus souvent, incapable de défendre des choix esthétiques, éthiques ou politiques. Pire encore, certains directeurs veillaient scrupuleusement à marginaliser certaines personnalités artistiques considérés comme des opposants au pouvoir. J'en avais souffert personnellement en tant que professeur universitaire de théâtre, critique et artiste. Aujourd'hui, je suis à la tête des JTC, depuis deux ans, jamais aucune instance administrative du Ministère de la Culture ne s'est immiscée dans mes choix d'équipe, de collaborateurs, de programme ou d'orientations populaires des JTC.

Dans votre édito vous stipulez que le théâtre a toujours été l'art des grandes revendications, l'hymne des libertés. Comment cet hymne de liberté se manifeste-t-il aujourd'hui ?

Le théâtre est un thermomètre des grandes mutations, des dérives, des risques, des craintes, des aspirations de l'humanité toute entière. Partout dans le monde, on célèbre le culte de la liberté qui risque de nouveau d'être usurpée par les nouveaux pouvoirs fascistes ça et là. Les pouvoirs autocratiques ou théocratiques qui pointent ça et là dans le monde sont systématiquement repris par les dramaturges à l'écoute des dérives du monde. Ainsi en est-il des reprises de l'œuvre de Shakespeare où les pouvoirs du vice sont remis au diapason de l'actualité ; ainsi en est-il d'un pan très large de la création africaine et arabe (*Ce que le Dictateur n'a pas dit* de Mériam Bousselmi) ; les affres vécus par le peuple syrien sont passés au crible (*Hak de Amal Omran*, *Je ne m'en souviens plus* de Wael Ali) ; l'exil massif en Europe fait l'objet de plus d'une création, les risques nazis de même. De grands noms du cinéma de la résistance sont sollicités pour un renouveau de la scène théâtrale (*Je suis Fassbinder* de Stanislas Nordey et Falk Richter, *Les Damnés* de Visconti revisité par Ivo Van Hove). Le théâtre documentaire à la manière de Milo Rau prend des dimensions rarement atteintes avec *Five Easy Pieces* qui retrace – avec des enfants de 6 à 14 ans- les affres vécus par les victimes du tristement célèbre Marc Dutroux.

Le monde se durcit, les forces de la destruction se déchainent, le théâtre réagit de plus belle. C'est la conscience vive de l'humain face à la chosification commerciale du monde.

Quelle est l'importance de votre initiative pour la région et la scène internationale ?

À l'échelle nationale, les JTC ont su depuis la dernière session se frayer les chemins d'une décentralisation totale. De grand Festival International gentiment circonscrit à la capitale, nous avons pu faire une très large décentralisation qui a touché un nombre trois fois plus important de spectateurs que celui de la capitale (74000 élèves, 30 000 spectateurs étudiants et tous publics dans les régions).

Sur le plan International, l'impact régional s'étend plus loin que le Maghreb. Certes, le Maghreb et le Monde Arabe plus largement constituent l'un des piliers de la présence théâtrale des JTC, mais il faut mettre en valeur la dimension africaine de ce Festival. En tant que plateforme de rencontres des créations de l'Afrique et du Monde Arabe avec les Théâtres du Monde, les JTC sont un événement très original et très singulier.

A quel point vous arrivez à attirer des programmeurs de théâtre européens? Est-ce qu'il existe des collaborations importantes à ce niveau ?

Absolument. Nous organisons des rencontres professionnelles qui réunissent tous les programmeurs africains, un nombre important de programmeurs arabes et un nombre croissant de tourneurs de spectacles européens ; directeurs de théâtres, responsables d'organismes, directeurs de Festivals etc. Depuis deux ans, nous entreprenons une politique soutenue de réseautage de networking pour agrandir l'assiette de la présence internationale des programmeurs aux JTC et pour en faire la plus grande plateforme d'échanges Sud – Nord. En 2016, plus de 100 programmeurs sont invités aux rencontres professionnelles et au marché du théâtre des JTC.

Tunis est une ville très culturelle, beaucoup d'européens sont ignorants de ce fait. Comment vous décrivez la vie culturelle à Tunis, sa scène artistique, les écoles d'art, le public ?

La Tunisie est depuis plus de trois mille ans une terre de civilisation, de culture et de création. C'est dans notre pays que naquit le premier romancier du monde Apulée, le premier philosophe de l'Église, Saint-Augustin, le premier ingénieur agronome, Magon, avec ses 23 volumes de connaissances sur l'irrigation, la plantation de l'olivier, de la vigne et des cultures maraichères, les systèmes de greffes et de taille. C'est à Carthage que fut rédigée et respectée la première constitution en terre d'Afrique.

La Tunisie avec toutes les civilisations, les langues, les confessions qui se sont succédé est une grande mosaïque culturelle qui ressemble autant aux rives nord de la méditerranée qu'à l'Orient et à l'Occident. Ariel Zitoun l'a appelée à juste titre, le nombril du monde. Cet héritage de biens culturels matériels et immatériels est incommensurable. Il est pris en charge par les générations d'intellectuels et d'artistes qui veillent à la fructification de ce terreau.

Tunis capitale est l'un des fleurons de la création artistique, de la vie culturelle et de la production intellectuelle de Tunisie ; mais partout dans le pays, dans tous les domaines, l'épaisseur créative est très importante. La création tunisienne en matière de cinéma, de théâtre, de littérature, de musique, de pensée, d'arts plastiques, de danses et de toutes les autres formes connaît un épanouissement particulièrement important comparé à la taille du pays, et une excellente reconnaissance internationale.

Comment l'art peut-il être porteur de valeurs humaines ?

L'art est synonyme d'humanité. L'humain est passé du stade de primate à l'état sauvage à l'humanité progressive, faite d'émotions, de sentiments, de langages, de cultes et de reconnaissances des valeurs humaines, par la grâce et par le truchement de l'art. En témoignent à l'âge rupestre les dessins et peintures, les signes et symboles sur les parois des grottes. En témoignent aujourd'hui les corps, les cris et les écrits des artistes qui s'érigent contre la marchandisation de l'Homme, qui résistent à la prolifération massive des valeurs marchandes en développant des valeurs d'échanges, des valeurs éthiques et esthétiques.

L'art de théâtre se transforme de plus en plus en art multidisciplinaire. La vidéo, la musique, l'art visuel, ... les artistes s'expérimentent avec plusieurs formes. Tout devient plus hybride. Est-ce

que vous remarquez une telle évolution au Maghreb? Quels sont les défis de cette évolution ?

L'idéal d'un théâtre comme Art Total ne date pas d'aujourd'hui ; il remonte pour le moins au mouvement dada au début du siècle pour ne pas le rapporter au mouvement des avant-gardes de la fin du 19ème siècle. Ce qui donne cette impression d'un spectaculaire développement multidisciplinaire du théâtre, c'est la multiplication des solutions technologiques, la prolifération du digital, la reconnaissance publique des hybridations théâtre danse comme l'école de Pina Bausch et de ses émules ou encore des effets acrobatiques du cirque. Plusieurs artistes tunisiens expérimentent peu ou prou ces nouvelles tendances, parfois au dam des puristes. La scène tunisienne, maghrébine et arabe de manière plus générale s'enrichit beaucoup de telles tendances,



“LE MONDE SE DURCIT, LES FORCES DE LA DESTRUCTION SE DÉCHAINENT, LE THÉÂTRE RÉAGIT DE PLUS BELLE. C'EST LA CONSCIENCE VIVE DE L'HUMAIN FACE À LA CHOSIFICATION COMMERCIALE DU MONDE.”

surtout quand elles obéissent à une cohérence esthétique d'ensemble. Ce qui est parfois déroutant, en Tunisie comme ailleurs, c'est de trouver des effets sans attaches avec l'ensemble, juste pour faire spectaculaire. Là je suis un peu circonspect.

Comment le théâtre de répertoire se rapporte au théâtre expérimental ?

À chaque créateur son génie. Nous assistons cette année au 400ème anniversaire du décès de Shakespeare. Chacun y

va de son inspiration. Rares sont les mises en scènes muséologiques, ce qui offre un large champ à l'expérimentation et au renouvellement, actualisation des thèmes shakespeariens. L'an dernier nous avons coproduit une création de *La Vie est un Songe* de Caldéron, mise en scène par David Bobée, Hafiz Dhaou et Aïcha Mbarek. Ce fut une magnifique occasion de reprise de ce grand texte du répertoire sous le signe de la danse, des jeux acrobatiques et de la fête des lumières, dans une scénographie quadri frontale, spécialement créée par D. Bobée pour cette œuvre.

Comment vivez-vous la collaboration avec Moussem Centre Nomade des Arts ? Qu'est que vous attendez de cette collaboration ?

Moussem est un partenaire des JTC à part entière. Cette institution remplit parfaitement son rôle de frontalier entre les cultures maghrébines et arabes d'une part et le public belge avec toutes ses composantes. Nous sommes partenaires de coproductions, de diffusions, de programmations et d'échanges. Mais le plus important c'est que nous sommes partenaires d'une politique de dialogue entre les cultures pour semer les grains de la concorde et de la paix à travers la connaissance et la reconnaissance de l'autre. Moussem contribue à donner leur chance aux jeunes espoirs du théâtre arabe et maghrébin à travers les aides à la production ou à travers la contribution à la diffusion. La présence de Moussem aux JTC permet, à ce niveau, de découvrir les talents en herbes et à leur donner des possibilités de se faire reconnaître en Europe. Nous sommes fiers de ce partenariat et nous voudrions le développer plus encore. En perspectives de 2017, nous souhaitons faire connaître la scène flamande au public tunisien. Moussem nous a aidé à prendre contact avec le Flanders Art Institute pour mener cette action en commun.

A quel point le théâtre peut contribuer au rapprochement du Maghreb et l'Europe ?

À l'origine, dans le Monde Arabe et au Maghreb, l'art de la scène a été un objet d'imitation du théâtre européen. C'est au contact de l'Europe à la fin du 19ème siècle que les Arabes, d'abord en Orient puis au Maghreb, ont découvert le théâtre. Certains penseurs progressistes (modernistes) de la fin du 19ème siècle attribuent au théâtre des vertus morales et politiques de grand aloi. Cela est en soi un aspect de rapprochement des cultures des deux rives.

Aujourd'hui, les échanges au niveau de la formation, de la production, de la programmation contribuent vivement à mettre en évidence la communauté des inquiétudes, des espérances et des défis.

Vous êtes acteur et directeur du festival. Est ce que vous pensez que cela influence vos choix de programmation / votre approche du théâtre ?

Je suis professeur universitaire d'art et de littératures comparées, spécialisé en théâtre, acteur de cinéma, comédien et directeur du Festival. C'est avec cette épaisseur de vie que je conçois les JTC comme un projet culturel de haute facture, comme un moteur de sensibilisation des nouvelles générations à l'art, à l'imagination, à la liberté, à l'émotion, à la création, à la joie. C'est avec cette sensibilité de l'artiste averti que je sélectionne les pièces au programme des JTC, et c'est avec le long parcours d'opposant

politique, de militant des droits humains que je milite en faveur de la défense des artistes en situation de vulnérabilité. Un projet de charte en ce sens a été rédigé et proclamé à l'ouverture des JTC 2015, ce projet suivra son cours jusqu'à ce qu'il soit reconnu par la communauté internationale.

Quel était la plus grande découverte théâtrale dans votre carrière ?

D'étonnement et de fascination de jeune étudiant mon souvenir va vers Carmen de Peter Brook aux Bouffes du Nord en 1981. De puissance de jeu de texte et de mise en scène, d'émotion intacte, même à la 15ème représentation, Jounoun de Fadhel Jaïbi en 2004.

Quel est votre plus grand rêve pour votre festival ?

Avoir des théâtres équipés en son et lumière, pouvoir compter sur des techniciens professionnels formés et les payer comme il se doit.

Interview: Kathleen Weyts

JOURNÉES THÉÂTRALES DE CARTHAGE 2016

18-26.11.2016
Tunis, Tunisie

www.jtcfestival.com.tn



© Mashid Mohadjerin

CE QUE LE DICTATEUR N'A PAS DIT

Sur scène, vous verrez un Homme, vous. Observez-le, Mirari vos, regardez-vous ! Il y a des miroirs révéulsifs « non réflexifs » où on ne peut se voir et des miroirs attractifs « réfléchissants » dont on ne peut se passer de se voir, et qui sont tantôt des réflexions, tantôt des évocations. Un spectateur devrait prendre plaisir à créer sa propre histoire au théâtre, se servant de celle de l'auteur sans l'aduler, s'inspirant de l'acteur, sans l'imiter. Sinon à quoi sert le théâtre !

« Dégoupillons la grenade ! Le peuple est fait pour tirer le char de l'Empereur et un carrosse de légumes ne peut inverser l'Histoire ! Le seul banquet auquel les masses seront éternellement conviées c'est celui des grenades ! Rien n'est plus simple que la mise en œuvre du désespoir collectif. Une tombe avant la tombe, voilà ce que les Printemps Arabes ont réservé pour leurs opposants ! »

Cet extrait du monologue *Ce que le dictateur n'a pas dit*, c'est peut-être ce que pourrait dire un Dictateur en exil. Ce qu'il voudrait réellement dire, nous l'ignorons. Ce qu'il devrait dire, n'est pas évident. Et si nous le faisons parler, qu'a-t-il à nous dire ? Le monologue est une tentative de lui extirper des aveux et d'interroger ces trois différents registres du non-dit. Personnage mystique, même déchu, le Dictateur continu à intriguer. Son silence n'est pas synonyme d'absence. Bien au contraire, c'est à partir de sa chute, qu'un Dictateur devient l'objet d'un débat public duquel il est exclu. C'est la règle : « tout dictateur connaît les mêmes mesures de la parole: d'abord, on parle à sa place. Ensuite, quand il parle, plus personne ne parle. Enfin, tout le monde parle et lui ne dit rien ».

Après avoir traité de la Dictature du point de vue de l'opprimé dans sa pièce *Mémoire en retraite* qui a remporté le prix de « La Meilleure Pièce de théâtre au Monde Arabe en 2011 », l'auteure metteuse en scène tunisienne Meriam Bousselmi donne la parole à l'opresseur et tente de dresser le portrait de ce personnage à la fois terrible et fascinant, tout en proposant une réflexion implicite sur l'Homme.

Ce que le dictateur n'a pas dit est le monologue d'un ex-dictateur qui, dans sa solitude désespérée, s'invente des conversations. Cette parole-là est proliférante, comme une sorte de compensation compulsive et névrotique au silence qui lui est imposé par la Révolution. Cependant, il n'est pas question de susciter de l'empathie pour ce vieillard solitaire, rongé d'incertitude et finalement peu maître de son destin, mais plutôt de dévoiler l'entreprise de mystification à laquelle se livrent les dictateurs et de dénoncer les manipulations politiques, les sales jeux de pouvoir et d'autorité dont les peuples sont co-responsables et victimes à la fois.

Texte & Mise en scène : Meriam Bousselmi

Interprétation : Lassaad Jamoussi

Vidéos : Manuela de Tervarent & Michel Reynaud

Masque : Hugo Brunet – Bande son : Géry Courty – Costume : Camille Lacombe – Collaboration technique : Pierre Bayard – Photos : Manuela de Tervarent, Mashid Mohadjerin & Clémence Charbonnie

Coproduction : Meriam Bousselmi, Moussem Centre Nomade des Arts & Ah? [Saison, festival et autres bagatelles...]

CE QUE LE DICTATEUR N'A PAS DIT

zaterdag 22.10.2016 – Akademie der Kunste, Berlijn (D)
vr & za 18–19.11.2016 – JTC, Tunis (T)

MOUSSEM CITIES @ BEIRUT

Met een jaarlijks terugkerende stedencyclus geeft Moussem Nomadisch Kunstencentrum een inkijk in de hedendaagse Arabische samenlevingen en de dynamiek van hun steden. Jaarlijks is een Arabische stad te gast in de hoofdstad van Europa. Na het succes van de eerste editie, waar Tunis in de schijnwerpers stond, staat van 2 tot 11 februari 2017 de Libanese hoofdstad Beiroet centraal.

Beiroet is een stad van boeiende dualiteiten. Het is een van de meest religieus en cultureel diverse steden in het Midden-Oosten, met christelijke, islamitische, joodse en Druze (mystieke stroming gestoeld op de sjiiitische islam, nvdr.) gemeenschappen. Een perfect onderhouden moskee staat er naast een afbrokkelende bioscoop; een paradijselijk zwembad wordt begrensd door een prachtig stuk Middellandse Zee aan de ene kant, en een vlakte vol bouwkransen aan de andere. De straten zijn bezaaid met palmen, de bars bevolkt met mooie, hoogopgeleide jonge mensen die gemakkelijk schakelen tussen verschillende talen. Als de grootste stad in een van de kleinste landen van het Midden-Oosten, gelegen langs de Middellandse Zeekust tussen Israël, Palestina en Syrië, onderging Beiroet een stortvloed van ontberingen. Verschillende gebouwen dragen nog steeds de sporen van conflict, in het bijzonder van de Libanese burgeroorlog van 1975-1990. Desondanks geven de inwoners blijk van een zeer grote veerkracht en een niet aflatend geloof in de toekomst. Beiroet is reeds sinds decennia een toevlucht en transit voor vluchte-

lingen uit de regio. Palestijnen, Irakezen en Syriërs maken er vanzelfsprekend deel uit van de Libanese samenleving én van de kunstenaarsscene. Ondanks de vaak precare omstandigheden waarin ze moeten werken en ondanks het feit dat ze regelmatig geconfronteerd worden met censuur ontwikkelt zich in Beiroet een bruisende hedendaagse kunstscene. Kunstenaars, musea, theaters en culturele initiatieven vervullen een sleutelrol in de heropleving van Beiroet. Ze maken van de stad opnieuw een dynamische plek en zijn meer dan ooit actief en aanwezig in de internationale kunstwereld. De perfecte timing dus voor Moussem Nomadisch Kunstencentrum om in te zoomen op Beiroet vandaag.

Tijdens het tiendaagse festival MOUSSEM CITIES @BEIRUT bieden we een breed multidisciplinair programma aan boordevol voorstellingen, concerten, expo, performances en installaties. Kunstenaars, denkers en culturele actoren worden uitgenodigd om met hun werk het verhaal van hun stad vertellen.

Openingsavond op 2 februari 2017 in het Kaaitheater

Festival van 2 tot 11 februari in samenwerking met Kaaitheater, Het Huis van Culturen en Sociale Samenhang Molenbeek, Bozar, Botanique.

Het volledige programma maken we binnenkort bekend via onze nieuwsbrief en onze website.

MUZIEK

ABEER NEHME EN HET NATIONAAL ORKEST VAN BELGIË BRENGEN DE GROTE KLASSIEKERS UIT LIBANON

zondag 11.12.2016 – 15:00 – BOZAR, Brussel

Na het succesvolle concert met Marcel Khalifé tijdens het vorige seizoen gaat het Nationaal Orkest dit najaar opnieuw een samenwerking aan waarbij een Arabisch repertoire centraal staat. Samen met zangeres Abeer Nehme brengt het orkest de grote klassiekers uit Libanon naar Bozar.

Abeer Nehme is een bekende en vaak bekroonde stem uit de Arabische muziekwereld. Haar muzikale roots liggen in de traditionele Tarab muziek, ofte de Libanese traditionele

muziek. Ze is daarnaast een groot performer van Rahbani muziek en de heilige liederen van de Syrische Maronitische, Orthodoxe en Byzantijnse tradities. Ze zingt in meer dan veertien verschillende talen en treedt regelmatig op met symfonische orkesten. Dit najaar deelt ze voor het eerst het podium met het Nationaal Orkest van België.

Coproductie: Nationaal Orkest van België, Bozar en Moussem Nomadisch Kunstencentrum



KUNST BLIJFT KUNST EENDE'ER WAAR

Vluchtelingen van de oorlog in Syrië, ze zijn bijna dagelijks in het nieuws. Van weinigen leren we het verhaal achter hun vlucht kennen. Eén van hen was de steractrice Amal Omran. Vier jaar geleden verliet ook zij haar door oorlog verscheurde thuisland. Ze zocht haar heil in Istanbul en vond er aansluiting bij het theatergezelschap Kumbaraci 50. Hier vond ze de kracht om het trauma dat ze opliep tijdens een betoging in Damascus onder woorden te brengen in de monoloog HAK / Recht. Moussem ondersteunde deze bijzondere productie en brengt de voorstelling in september naar Brussel en Genk.

"Ik stond daar. Ik kon niet lopen. Ik kon niets doen. Ik zag het gezicht van een vriendin bewegen. Ze schreeuwde me toe. Werd ik geraakt? Ik bleef staan. Ik waande me in een film, want dit was niet echt. Het kon niet echt zijn. En dan herinnerde ik me niets meer."

Zo beschrijft Amal Omran het moment waarop de zestienjarige Anas door de kogel wordt geraakt die haar richting uitkwam. Of de jongen haar bewust redde weet ze niet, maar dit voorval veranderde alles. Hij overleefde de aanslag en is verlamd voor het leven. Amal gaat op haar beurt gebukt onder een drukkend schuldgevoel. *"Waarom hij en niet ik? Hij was nog zo jong."*

Haar schuldgevoel tegenover Anas, vertaalde zich aanvankelijk in een dwangmatige drang tot hulpverlening. *"Ik hielp vluchtelingen in Damascus en Beirut en werkte dag en nacht. Niets deed er nog toe, ik dacht alleen nog aan Anas en wat hem overkomen was."* Lange tijd kon ze ook niet onder woorden brengen wat er die bewuste dag in Damascus gebeurde. Een Turkse vriend schreef er een gedicht over, dat zou later aan de basis liggen van de theatermonoloog HAK: een universeel verhaal over iemand die een heel leven achterlaat en verder wandelt zonder terug te blikken. *"Het woord 'Al Haq' betekent 'recht', maar refereert soms ook naar God, naar een grotere macht die we niet kunnen controleren. HAK overstijgt het menselijke begrip. Rechtvaardigheid geschiedt niet op de manier die we zo graag willen, misschien bestaat het ook niet",* legt Omran uit.

Vandaag vertelt Omran duidelijk makkelijker over wat er die dag gebeurde. *"In het begin was het enorm moeilijk om het stuk te spelen,"* vertelt ze. De regisseur overtuigde haar: *"deze monoloog gaat je genezen van je trauma."*

Omran bevond zich op straat toen de oproerpolitie op demonstranten begon te schieten in de begindagen van de – toen nog – Syrische revolutie. *"Ik geloofde echt dat Syrië ging veranderen. Ik was een dromer. Eén of twee maanden, en alles zou anders worden, daar was ik van overtuigd. Mijn vader was generaal geweest bij het regime en waarschuwde me meermaals: 'Amal, ik ga je niet zeggen wat je moet doen of laten, het is jouw leven. Maar dit regime gaat nergens heen.' Ik geloofde hem niet. 'Jij bent nog van een oudere generatie', was mijn antwoord."*

Ze studeerde aanvankelijk rechten, maar koos uiteindelijk voor de academie voor drama en kunst in Damascus. Na haar studies ging ze er ook lesgeven, maar dat verliep niet van een leien dakje. *"Er heerste een beperkende mentaliteit, ik werd al gauw beschouwd als een probleemzoeker omdat ik een andere aanpak voorstond! Ik wou de studenten niets opleggen, ik weigerde hen te behandelen als papegaaien die alleen maar kunnen herhalen wat hen opgelegd wordt, zonder eigen inbreng."*

Terwijl ze praat, straalt ze een zeker je-m'en-foutisme uit. In HAK belichaamt ze een vorm van rebellie, maar beschouwt ze zichzelf ook als een rebel?

"Misschien wel, al label ik mezelf – en anderen – niet graag. Ik hou niet van een kapitalistische mentaliteit en geloof niet in bezit. Mocht ik ooit een huis bezitten, dan zet ik mijn deur stevast open voor iedereen. Voor de revolutie had ik altijd een kleine tas met wat spullen bij me en ik heb nooit het gevoel gehad dat ik veel meer nodig had dan dat. Volgens mijn moeder had ik die ingesteldheid al als kind. Ik gaf mijn speelgoed snel weg, want ik had er toch al mee gespeeld. Ook boeken die ik heb gelezen, heb ik niet meer nodig, daar maak ik anderen blij mee. Ik kan alles delen en hou niet van geheimen. Die leiden tot problemen, kijk maar naar Syrië. Voor de revolutie waren er ontzettend veel taboes. Je moest over van alles en nog wat zwijgen. Waarom? Zwijgen werkt problemen in de hand."

Omran vindt er geen doekjes om: *"De invloed van een onderdrukkend regime laat zich voelen in al de geledingen van een samenleving. De geheime diensten en veiligheidsdiensten zaten overal. Zelfs in onze klassen. Ik wist dus nooit aan wie ik les stond te geven: aan een onschuldige student die wou leren acteren, of aan iemand die voor het regime werkte en alles opschreef wat ik zei om me in diskrediet te brengen. Dat laatste gebeurde uiteindelijk wel. Al wou ik het aanvankelijk niet geloven, ik bleef altijd optimistisch en leefde in de overtuiging dat we konden doen wat we wilden. Het tegendeel bleek waar. Nadat ik stopte met lesgeven begon ik terug te reizen. Ik speelde in theaters over de hele wereld. Toen voelde ik het verschil pas goed. Als ik in Syrië was werd ik overmand door een verstikkend gevoel, het voelde aan als sterven."*

Werkte je desondanks graag in Syrië?

"Het was nooit makkelijk in Syrië om als vrouw je leven te leiden zoals je dat wou, zelfs niet als je familie ermee instemde. De hele samenleving daar koestert verwachtingen. Ik trouwde bijvoorbeeld twee keer en ben ook twee keer gescheiden. In Syrië is dat een big

issue. Toch heeft dat me er nooit van weerhouden om mijn eigen keuzes te maken. Ik ben nooit bang geweest. Ik ben altijd trouw gebleven aan mezelf. Ik heb meer bereikt dan ik me ooit kon voorstellen. Acteren in Syrië was trouwens ook ontzettend fijn, omdat het vaak zo'n enorme uitdaging was. Vooral als het regime dwars ging liggen en mensen zich verzetten en te kennen gaven dat ze een stuk echt wilden zien. Dat gaf enorme voldoening. We hebben ook fantastische acteurs. Die zijn nu uitgezwermd over de hele wereld. In Syrië is het vandaag heel moeilijk geworden."

Hoe zou je werken in Syrië vergelijken met andere landen, Arabische en niet-Arabische?

"Overall is het anders. In landen als Koeweit of Egypte zijn er nog meer taboes dan bij ons. De samenleving komt er feller tussenbeide. Je kan er bijvoorbeeld geen eenvoudige scène spelen tussen een man en een vrouw, laat staan een kus uitwisselen. Je kan er ook niet in eender wat voor kledij spelen. Dat werkt beperkend, je kan zo geen persoonlijke verhalen vertellen. Een regisseur uit Koeweit waar ik mee sa-

**"RECHTVAARDIGHEID
GESCHIEDT NIET OP
DE MANIER DIE WE
ZO GRAAG WILLEN,
MISSCHIEN BESTAAT
HET ZELFS NIET."**

menwerkte, had een uitgesproken voorkeur voor actrices uit Libanon, Syrië en Tunesië omdat die minder conservatief zijn. In westerse landen is alles makkelijker en beter georganiseerd. Er bestaat ook een veel langere theatertraditie. Toen mijn vader ontdekte dat ik leerde acteren, stelde hij voor dat ik met kinderen zou gaan werken, want zo werk je mee aan de toekomst en kan je vernieuwing binnenbrengen. In Syrië staat het theater nog in zijn kinderschoenen, er is nog een lange weg te gaan. Maar ondanks de grote verschillen blijft kunst, kunst, eender waar. Overal vind ik gelijkgestemde zielen terug, zeker de artiesten die ik ontmoet."

Heb je al specifieke plannen voor de toekomst?

"Ik schrijf al een tijdje aan een dagboek van een vrouw. Het is niet echt autobiografisch, maar het gaat wel over hoe moeilijk het is voor een vrouw om een goede relatie op te bouwen met mannen. Ik stel in vraag of een man en een vrouw een heel leven samen kunnen blijven. Ik beschouw het instituut van het huwelijk als iets dat voorbij gestreefd is, overal ter wereld. Maar de liefde is heilig. Er heerst iets poëtisch over de liefde. Veel mensen spreken over de ware liefde, maar als je begint door te vragen, blijkt vaak dat ze bij iemand blijven uit gewoonte. Ze verbergen de realiteit en pretenderen gelukkig te zijn. Ik denk daar veel over na en praat erover met vrienden, maar veel mensen willen er niet bij stilstaan."

Kan je je kunst gescheiden houden van wie je bent?

(Denkt even na) "Nee, ik ben mijn kunst. Ik kan niet liegen op een podium en iets brengen waar ik niet in geloof. Ik hecht veel belang aan de boodschap van een toneelstuk. Er kan me nog zoveel geld worden aangeboden, als de inhoud me niet aanstaat, doe ik het niet. Ik heb soms ook mijn twijfels. Er zijn momenten waarop ik me afvraag waarom ik dit doe en mijn carrière wil omgooien. Ergens in een klein dorp gaan wonen en boerin worden. Maar als ik dan weer op een podium sta en voel hoe het publiek me verwelkomt, lacht en vragen stelt, dan besef ik telkens weer dat dit is wat ik altijd wil doen. We zien wel... Ik plan mijn leven niet, dat heb ik nooit gedaan. Ik heb nooit een plan."

Interview: Charis Bastin

HAK / RIGHT

woensdag 21.09.2016 – 20:00
De Kriekelaar, Schaarbeek

vrijdag 23.09.2016 – 20:15
C-mine cultuurcentrum, Genk

Foto © Yücel Kurşun





© Kurt Van der Elst

IN THE EYES OF HEAVEN

In the Eyes of Heaven ging in première op 24 maart 2016, twee dagen na de aanslagen in Brussel. De tekst is van de Frans-Marokkaanse filosoof en islamoloog Rachid Benzine, Europa's grote voortrekker van een verlichte islam. Zo vlak na de terreur door de meest radicale islam, te midden de ontredde die zich van de stad had meester gemaakt, bood *In the Eyes of Heaven* toch enig perspectief.

Aan het woord is Nour, een prostituee in een Noord-Afrikaans land, tijdens de Arabische Lente. Een uur lang dompelt Nour, gespeeld door de Palestijnse actrice Hiam Abbass, je onder in haar dagelijkse sleur van klanten die komen en gaan. Onder die klanten bevinden zich zowel de plaatselijke gouverneur, een Amerikaanse journalist als een religieus leider. Nour spreekt bij wijlen harde taal, wachtend tussen een gisteren dat teloor ging en een morgen dat op zich laat wachten. Ruud Gielens, die zelf sinds vele jaren in Caïro woont, zorgde voor een sobere maar intense encensering.

La première de *In the Eyes of Heaven* a eu lieu le 24 mars 2016, deux jours après les attentats à Bruxelles. Le texte est du philosophe et islamologue franco-marocain Rachid Benzine, chef de file européen d'un islam des Lumières. Au lendemain de la terreur infligée par l'islam le plus radical, en pleine confusion qui s'est emparée de la ville, *In the Eyes of Heaven* offrait néanmoins quelque perspective.

Nour, héroïne et narratrice de la pièce, est une prostituée dans un pays nord-africain, en plein Printemps arabe. Une heure durant, Nour, interprétée par l'actrice palestinienne Hiam Abbass, nous plonge dans son train-train quotidien de clients qui viennent et s'en vont. Parmi eux, il y a un gouverneur local, un journaliste américain, et un chef religieux. Par moments, les propos de Nour sont durs et crus, suspendus entre un hier perdu et un demain qui se fait attendre. Ruud Gielens, qui vit depuis plusieurs années au Caire signe une mise en scène sobre, mais intense.

IN THE EYES OF HEAVEN

do 20.10.2016 – Gorki Theater, Berlijn (Duitsland)
vrij 4.11.2016 – 20:15 – C-mine cultuurcentrum, Genk

di 15.11.2016 – 20:30 – Kaaaitheater, Brussel
vrij 18 & za 19.11.2016 – 20:15 – JTC, Tunis (Tunesië)



© Inediz

IK HERINNER HET MIJ NIET MEER

Hassan Abd-Elrahman is een Syrische muzikant en militant. Al 13 jaar lang leeft hij in ballingschap in Frankrijk. Zijn parcours wordt gereconstrueerd tegen het licht van de actuele gebeurtenissen in Syrië. Met het uitbreken van de Arabische Lente-revoltes in 2011, wordt de Syrische banneling overspoeld door een allesoverweldigend gevoel van machteloosheid. Hij doet het relaas van zijn leven, maar naarmate het geweld zich uitbreidt lijken de aanknopingspunten in zijn geheugen steeds verder te vervagen. Waël Ali stelt met dit theaterproject de wisselwerking tussen het individuele en het collectieve geheugen centraal, op een scharniermoment in de Syrische geschiedenis.

Waël Ali over zijn stuk:

“Ce spectacle est une tentative de reconstituer le parcours d’un homme à travers son propre témoignage. Hassan, musicien exilé en France depuis 1999, est aussi – et peut-être surtout – un

ancien prisonnier politique dans la Syrie des années 1980. Depuis sa première détention dans les prisons syriennes jusqu’à ce post-« Printemps arabes » qui nous est contemporain, sa vie semble avoir été condamnée à de multiples ruptures, mais aussi à une série de « procès », ici mis en scène : l’engagement, la clandestinité, l’arrestation, la détention, la liberté retrouvée, l’exil forcé comme unique issue pour s’en sortir, et puis l’espoir du retour au lendemain du soulèvement du peuple syrien qui éclata le 15 mars 2011, espoir aujourd’hui brisé par cette spirale de violences sans fin dans laquelle sombre la Syrie. L’ancien détenu, véritablement présent sur scène se prête ici au jeu d’un nouvel « interrogatoire » théâtral qui le piège dans une sorte espace ambigu : acteur et spectateur de sa vie à la fois, Hassan se livre sur et à la scène, qui devient ici son miroir, mais aussi une nouvelle épreuve à laquelle la mémoire va devoir se confronter... en public.”

IK HERINNER HET MIJ NIET MEER

woensdag 16.11.2016 – 20:00
Cultuurcentrum, Brugge

CONCERT TRIO TALAWINE (zie p.23)

dinsdag 22.11.2016 – 20:00
de Biekorf, Brugge

AGENDA AUGUSTUS 2016 – JANUARI 2017

AUGUSTUS

SEPTEMBER

OKTOBER



■ **DANS**

Moussem productie

55

RADOUAN MRIZIGA

zo **04.09.2016**

Palais de Tokyo, Parijs (Frankrijk)

zo **25.09.2016**

Contemporanea Festival
Teatro Metastasio, Prato (Italië)

■ **DANS**

Moussem productie

3600

RADOUAN MRIZIGA

zo **11.09.2016**

Short Theatre, Rome (Italië)

wo **28.09.2016** – 20:30

do **29.09.2016** – 20:30

Campo / Vooruit Gent

■ **THEATER**

Moussem coproductie

HAK / RIGHT

AMAL OMRAN

wo **21.09.2016** – 20:00

De Kriekelaar, Schaarbeek

vr **23.09.2016** – 20:15

C-Mine cultuurcentrum Genk

■ **DANS**

Moussem productie

3600

RADOUAN MRIZIGA

za **01.10.2016** – 20:15

C-Mine cultuurcentrum Genk

■ **MUZIEK**

OSAMA ABDULRASOL QUINTET

za **01.10.2016** – 20:00

Bozar, Brussel

■ **DANS** ■ **RESIDENTIE**

Moussem coproductie

BECOMING

YOUNES KHOUKHOU

do **13.10.2016**

ZOA Mecadanse, Parijs (Frankrijk)

za **15.10.2016**

zo **16.10.2016**

Festival Danseur, La Raffinerie, Brussel

■ **DANS**

Moussem coproductie

IL Y A LONGTEMPS QUE JE N'AI

PAS ÉTÉ AUSSI CALME

DANYA HAMMOUD

vr **14.10.2016**

CDC L'echangeur, Château-Thierry
(Frankrijk)

■ **THEATER**

Coproductie Moussem/Kaaithheater

IN THE EYES OF HEAVEN

RUUD GIELENS &

RACHID BENZINE

do **20.10.2016**

Gorki Theater, Berlijn (Duitsland)

■ **THEATER**

Moussem productie

CE QUE LE DICTATEUR

N'A PAS DIT

MERIAM BOUSSELMI

za **22.10.2016**

Akademie der Kunste, Berlijn (Duitsland)

■ **MUZIEK** ■ **LEZING** ■ **POËZIE**

SUFI NIGHT

za **22.10.2016** – 15:00

Bozar, Brussel

■ **MUZIEK**

HOMAYOUN SHAJARIN

za **29.10.2016** – 20:00

Bozar, Brussel



NOVEMBER

THEATER

Coproductie Moussem/Kaaithheater

IN THE EYES OF HEAVEN

RUUD GIELENS &
RACHID BENZINE

vr **04.11.2016** – 20:15
C-Mine cultuurcentrum Genk

di **15.11.2016** – 20:30
Kaaithheater, Brussel

vr–za **18–19.11.2016**
Journées Théâtrales de Carthage,
Tunis (Tunesië)

DANS

Coproductie Moussem

LA TRAVERSÉE + SUR LE FIL

NACERA BELAZA

za–zo **12–13.11.2016**
LAB, Frankfurt (Duitsland)

do **24.11.2016**
Dansem, Marseille (Frankrijk)

THEATER

Moussem copresentatie

IK HERINNER HET MIJ NIET MEER

WAËL ALI

wo **16.11.2016** – 20:00
Cultuurcentrum Brugge

DANS

Moussem productie

55

RADOUAN MRIZIGA

za **19.11.2016** – 21:15
Schouwburg Kortrijk

MUZIEK

TRIO TALAWINE

di **22.11.2016** – 20:00
De Biekorf, Brugge

DANS

Moussem productie

3600

RADOUAN MRIZIGA

wo **23.11.2016** – 20:15
Schouwburg Kortrijk

DECEMBER

DANS

Moussem coproductie

IL Y A LONGTEMPS QUE JE N'AI PAS ÉTÉ AUSSI CALME

DANYA HAMMOUD

za **03.12.2016**
Dansem, Marseille (Frankrijk)

di **13.12.2016**
Le Parvis Scène Nationale Tarbes
Pyrénées (Frankrijk)

DANS

Coproductie Moussem

SUR LE FIL

NACERA BELAZA

za **17.12.2016** – 20:00
Bozar, Brussel

JANUARI

DANS

Moussem productie

55

RADOUAN MRIZIGA

za **24.01.2017** – 20:30
Kaaithheater, Brussel

De jaarlijkse Sufi Night in Bozar is intussen aan haar 9de editie toe. Zoals steeds nodigen we een internationaal gezelschap uit in Bozar om u een avond lang onder te dompelen in het Soefisme – de mystieke tak van de islam – met op het programma lezingen, poëzie, film en natuurlijk ook muziek.

Auteur Idrîs de Vos en drie dichters van het Brusselse Dichters Collectief: Taha Adnan, Elke de Rijcke en Ramón Neto laten het publiek nader kennis maken met prachtige teksten ontleend aan of geïnspireerd op de soefiler.

La Sufi Night annuelle au Bozar en est à sa 9e édition. Comme de coutume, nous invitons une compagnie internationale à vous plonger pendant toute une soirée dans la culture du soufisme, la branche mystique de l'Islam, avec au programme des conférences, de la poésie, du cinéma et, naturellement de la musique.

L'auteur Idrîs de Vos et les trois poètes du Collectif de Poètes Bruxellois Taha Adnan, Elke de Rijcke et Ramón Neto partagent avec l'audience des textes empruntés ou inspirés par les enseignements soufis.

SUFI

Conférence

Les maîtres de la poésie soufie

Par Idrîs de Vos

15:00

La poésie Soufie s'est développée autour de trois thèmes fondamentaux: la notion d'unicité, l'amour, l'éloge du Prophète. Idriss de Vos développera ces trois thèmes en les agrémentant de poèmes subtilement traduits.

Idrîs de Vos est un auteur traducteur et conférencier né dans l'univers de la mystique musulmane et diplômé en langue et civilisation arabe. Il a à son actif une trentaine d'ouvrages, dont une importante étude sur la question de l'amour dans le soufisme *L'amour universel, un cheminement soufi*.

Poëzie

Taha Adnan, Elke de Rijcke en Ramón Neto

16:15

In het kader van het Passages project van Passa Porta, gingen dichters Taha Adnan, Elke de Rijcke en Ramón Neto op bezoek bij de Brusselse soefi-gemeenschap. De ontmoeting leidde tot een selectie teksten die ze op de Sufi Night zullen voordragen. Met muzikale begeleiding.

NIGHT

BOZAR, Brussel

za 22.10.2016 – 15:00

Film

Al-Ghazali : L'Alchimiste du Bonheur

Un film de Ovidio Salazar (2004), Mat-media Productions

17:30

Excellent docu-fiction sur al Ghazali, l'une des figures majeures du patrimoine islamique et également considéré comme l'un des plus grands penseurs que le monde a connu. Né en 1058 à Tus, dans le Khorasan (Iran d'aujourd'hui), Abou Hamid al-Ghazali a influencé des figures majeures de la philosophie médiévale comme Thomas d'Aquin et Moïse Maïmonide, qui ont façonné la philosophie de l'Occident latin. Ce film part à la découverte d'al-Ghazali dont l'enseignement trouve encore, de nos jours, toute sa pertinence.



Muziek

Badakhshan Duo

20:00

Het Badakhshan Duo dankt zijn naam aan de bergachtige regio die de dunbevolkte oostelijke helft van Tajikistan en het noorden van Afganistan bestrijkt, in het perzisch Bam-I Dunya, oftewel "Dak van de Wereld" genaamd. Daar, genesteld in een gebied van riviervalleien dat uitstrekt van het Pamir-gebergte tot aan de Panj-rivier (die de grens vormt tussen Tajikistan en Afganistan), ligt een tiental kleine nederzettingen waar zich een levendige traditie heeft ontwikkeld van devotionele gezangen, dans en contemplatieve instrumentale muziek. In Badakhshani muziek en dans komen geografie, geschiedenis, taal en religie samen tot een opmerkelijke entiteit in de Centraal-Aziatische cultuur.

Het Badakhshan Duo brengt een programma met maddoh, mediatieve muziek of spirituele lofzangen gebaseerd op Perzische poëzie van Khofiz, Mavlono Rumi en Nosir Khusrav; falak, traditionele muziek uit Badakhshan en ook ghazals die teruggrijpen naar de poëzie van Saadi en Khofiz.

Aqnazar Alovatov: stem, Pamiri tanbur en rubab
Mukhtor Muborakadamov: Pamiri setor



Muziek

Sheikh Hamed Daoud Ensemble

21:00

Met veel trots stellen we u het Sheikh Hamed Daoud Ensemble voor, Soefi-muziek en derwisj-dans uit Damascus, Syrië. Het Sheikh Hamed Daoud Ensemble bestaat uit muzikanten, zangers en derwisjen uit de Mawlawi-orde van Damascus. Het Ensemble behoort tot de bekendste van Syrië en is tot ver daarbuiten bekend en gelauwerd.

Damascus heeft, in tegenstelling tot andere islamitische steden een rijke en eeuwenoude Soefi-muziektraditie. Sheikh Hamed Daoud is de zoon van sheikh Suleiman Daoud zaliger, die midden de twintigste eeuw met nationale radio-uitzendingen en internationale optredens de Syrische Soefi-muziek op de kaart zette. Sheikh Hamed Daoud leidt de Associatie van Syrische Vocalisten en is Koranvoordrager in de moskee van Omayyad in Damascus.



Brusselse dichters duiken onder in de wereld van het soefisme

Elke de Rijcke, Taha Adnan en Ramón Neto leerden elkaar kennen via het meertalige Brusselse Dichterscollectief, dat het levenslicht zag in de schoot van het internationaal literatuurhuis Passa Porta. Al gauw bleek dat ze naast hun liefde voor taal en poëzie ook een grote passie voor het werk van de grote soefidichters delen. Toen ze de vraag kregen om voor het project *Passages* in 2016 en 2017 onder te duiken in een Brusselse gemeenschap en er op zoek te gaan naar de kracht van het poëtische woord, lag hun keuze voor de hand. Via Moussem Nomadisch Kunstencentrum legden ze contact met de soefibroederschap Alawiya. De dialoog en de artistieke kruisbestuiving die hieruit voortvloeit zal niet alleen zijn weerslag vinden in een nieuwe cyclus van teksten, maar net zo goed in muziek en een publicatie. Tijdens Sufi Night brengt het trio de teksten live op het podium van BOZAR.

Naast de optredens op **Sufi Night** en het **Passa Porta** festival, verschijnt er na afloop van het *Passages* project ook een publicatie in verschillende talen (Nederlands, Frans, Arabisch, Engels,...)

Op **19 november** presenteren Taha Adnan, Elke De Rijcke en Ramón Neto hun teksten bij de broederschap **Alawiya** (Josephatstraat 264, 1030 Schaarbeek).

In welke mate waren jullie vertrouwd met het bestaan van soefibroedersschappen in Brussel?

Taha: Ik was er al vaker mee in aanraking gekomen. Ik heb verschillende kleinere en grotere bijeenkomsten van deze broedersschappen bijgewoond. Het zijn – in tegenstelling tot wat vaak gedacht wordt – geen besloten groepen. Ze komen vaak samen om hun muziek en poëzie te delen met een breed publiek, iedereen is welkom. Ze waren ook present tijdens de bijeenkomsten aan de Beurs na de aanslagen in Brussel.

Rámon: Ik kende het soefisme, maar voornamelijk via de literatuur. Ik wist wel dat er soefibroedersschappen bestaan in Brussel. Het is vanzelfsprekend dat er in landen waar de islam aanwezig is, ook soefigemeenschappen bestaan. Maar ik kende ze niet en ik had er ook geen idee van hoe ik er mee in contact zou kunnen komen. Dat is gebeurd dankzij dit project, Taha en Moussem. Voor mij persoonlijk was het een zeer diepe ervaring. Ik had al zoveel gelezen over het soefisme, maar via dit project werd het plots echt tastbaar.

Elke: In 2014–2015 werkten we in Passa Porta met het Dichterscollectief rond erotische poëzie. Onze bijeenkomsten waren gestoeld op de teksten die we aandroegen. Ik bracht een gedicht mee van Ibn Arabi. Deze grote soefidichter schreef een hele reeks prachtige reflecties en meditatie over de liefde. Dit was Taha opgevallen en toen we samenkwamen om het nieuwe project *Passages* voor te bereiden groeide de idee om hier rond verder te werken. Wanneer er gesproken wordt over bestaande gemeenschappen wordt er meestal naar taalgemeenschappen of naar nationaliteiten gekeken. Door voor de soefigemeenschap te kiezen, was dat ook een keuze voor het supranationale. Het doel van het Dichterscollectief in *Passages* is om nieuwe teksten te ontwikkelen op basis van bestaande poëzie binnen een gemeenschap. Aangezien de soefibroedersschappen zich verenigen rondom poëzie was dit voor ons een uitstekende gelegenheid om deze stroming verder te ontdekken en te verkennen.

Wat heeft jullie bijzonder geraakt bij de kennismaking met de broederschap?

Rámon: Eén van de ideeën die aan de grondslag ligt van het project *Passages* is om te onderzoeken welke rol de poëzie is toebedeeld binnen een gemeenschap en in welke mate ze een rol speelt in de verscheurende ervaring van 'ballingschap' waar zovelen onder ons vandaag mee geconfronteerd worden. Kan poëzie fungeren als een bron van troost en vreugde in een nieuwe context? Dat was wat we wilden ontdekken. In ons contact met de broederschap Alawiya werd het al snel duidelijk dat de diwans (gedichtencyclus rond een bepaald thema, nvdr.) die ze citeren zeer sterk verweven zijn met het leven zelf. Voor elke fase bestaat er een diwan: het vertrek van een dierbare, de dood, een feest, ... alles wordt verwoord via de poëzie. Die ontdekking was meteen een antwoord op onze vraagstelling. Het heeft me bijzonder geraakt als dichter, dat mensen zo sterk teruggrijpen naar de poëzie, sterker nog dat de poëzie de kern uitmaakt van hun bestaan.

Taha: Het soefisme biedt een alternatief voor de moorddadige ideologieën die we vandaag overal zien opduiken. Het is in feite een vorm van verzet, maar wel verzet dat gestoeld is op het streven naar universele vrede. Die vrede start bij de vrede met

jezelf en de ander. Het is niet alleen zeer interessant, maar ook belangrijk in deze uiterst moeilijke tijden, waarin mensen er niet langer in slagen om naar elkaar te luisteren en zich onderling te verstaan. Het soefisme predikt woorden van vrede, liefde en samenleven. Dat is een bijzonder uitgangspunt. Het was verrijkend om dat samen met de mensen uit de soefigemeenschap te beleven, om ons te engageren in dezelfde geest. Het is onze ambitie dit te vertalen en te delen met een breder publiek, dat niet noodzakelijk soefi of zelfs moslim is. Het soefisme schept een basis om een (h)echte menselijke familie te vormen. Dat is iets dat we niet alleen moeten voorstaan, maar ook verdedigen vandaag.

Elke: Wij hebben ons vooral toegelegd op de plaats die de poëzie inneemt binnen de soefipraktijk, hoe ze de poëzie gebruiken om een gemeenschap te vormen. We hebben ons in de eerste plaats opgesteld als waarnemers, maar al snel werd duidelijk dat de soefigemeenschap ook gestoeld is op wederzijdse uitwisseling. Dat bleek niet alleen uit de ceremonie zelf die we bijwoonden, maar ook uit onze contacten en gesprekken achteraf, die verliepen niet alleen zeer hartelijk, maar ook zeer open.

Jullie zijn alle drie dichters, maar ook alle drie gevormd in verschillende literaire tradities, hoe beïnvloedt dit jullie onderlinge uitwisseling?

Ramón: We hebben inderdaad alle drie een verschillende herkomst en een verschillende moedertaal, maar we spreken ook alle drie Frans, ook al is dat voor niemand van ons de moedertaal. We hebben het Frans omzeggens wel geadopteerd als dusdanig. En, niet onbelangrijk, we zijn ook Brusselse dichters. We hebben de gewoonte om ondergedompeld te worden in een taalkundige mix, we worden voortdurend geconfronteerd met diverse linguïstische invloeden. We hebben ieder afzonderlijk de gewoonte om allerlei talen door elkaar te mengen en voortdurend over te schakelen van het ene naar het andere.

Elke: Die heterogeniteit kenmerkt het Brussels Dichterscollectief. Tijdens het project rond erotische poëzie werkten we wel rond eenzelfde thematiek, maar onze benadering was zeer individueel. Dat gaf ons de gelegenheid om naar elkaar te luisteren en ieder afzonderlijk te leren kennen. Toen werd al snel duidelijk dat binnen zelfde taalgemeenschappen verschillende tradities bestaan, zoals de Spaanse die toch anders georiënteerd is dan de Argentijnse bijvoorbeeld.

Taha: Je hebt je moedertaal enerzijds, maar anderzijds is het ook vrij eenvoudig om een andere taal bijna als je moedertaal te benaderen, in ieder geval vanuit de poëzie.

Elke: Het klopt dat dit vooral geldt voor de poëzie, binnen geen enkel ander literair genre bestaat er zo veel vrijheid. De poëzie – zeker zoals wij ze in de praktijk brengen – is een bij uitstek experimenteel genre. We doen bij wijze van spreken aan taalonderzoek, en dit onderzoek wordt mogelijk vanuit de confrontatie met andere talen. De meeste dichters hanteren minimaal twee talen. Die talen spiegelen zich voortdurend aan elkaar. Voor mij is dat bijna een evidentie. Het Frans is de taal waarin ik mijn poëzie uitdruk, maar mijn moedertaal is het Nederlands. Dus zelfs bij het schrijven in het Frans is dat Nederlands altijd aanwezig, in de lexicologie, de syntaxis.

Taha: Mijn schrijftaal is het Arabisch. Het is de enige taal die me echt eigen is. Ik kan me uitdrukken in het Frans, maar als het op schrijven aankomt dan plooi ik terug op het Arabisch. Gelukkig bestaat er zoiets als vertalingen, die laten ons toe om teksten uit andere talen te ontdekken. Maar het is wel zo dat ik – zeker voor dit project rond soefisme en dichtkunst - bevoorrecht ben door mijn kennis van het Arabisch. Dat betekent dat ik die teksten echt kan savouren. Een vertaling in het Frans kan je lezen, maar de oorspronkelijke tekst in het Arabisch kan je reciteren. Veel van de soefigedichten zijn gebaseerd op lofzangen. Ik ben er mee vertrouwd sinds mijn kindertijd. In de moskee en op feestelijke bijeenkomsten worden die gezangen gebracht, ze maken deel uit van mijn erfenis.

Ramón: Ik kom uit de Galicische traditie (Spaanse streek die grenst aan Portugal, nvdr.), die sowieso al een marginale positie inneemt in Spanje. Ik moet mijn moedertaal als het ware construeren, want de invloed van het Spaans is enorm. Van bij het prille begin was mijn moedertaal gecontamineerd door een andere taal, wat tot een permanente frictie leidt. Bovendien is er ook het Engels, een taal die ik elke dag professioneel bezig. Ik lees en schrijf in het Engels zonder me er echt bewust van te zijn. Zelfs wanneer ik een publiek moet toespreken en ik krijg de keuze, zal het Engels mijn voorkeur wegdragen. En het Frans, dat is de taal van alle dag. Hier in Brussel is de mix dus alleen maar toegenomen. Wanneer het op schrijven aankomt kan ik niet echt terugvallen op mijn moedertaal. Zelfs wanneer ik in het Galicisch schrijf laat ik de invloed van andere talen binnensijpelelen, dat lijkt soms tot een ‘gebroken’ taal, of een onnatuurlijke syntaxis, dat gaat dan alle richtingen uit. Ook in mijn notitieschriften vermengen de talen zich. Het is uitzonderlijk dat ik een gedicht neerschrijf in slechts één taal.

In poëzie speelt ritme een belangrijke rol, dit komt ook binnen het soefisme expliciet tot uiting, waar veel teksten bovendien op muziek gezet worden en zoals Taha al eerder vermeldde geciteerd worden. Hoe zijn jullie hier mee omgegaan voor dit project?

Taha: We hebben besloten om voor dit project echt samen te werken, om als ware derwisjen de energie door te geven van de ene naar de andere.

Elke: Samenwerking en uitwisseling ligt aan de basis van *Passages*. In plaats van ieder apart teksten aan te leveren en die vervolgens te bundelen hebben we onze werkwijze opgevat als een samenwerking in de ware zin van het woord. De methodiek die we hiervoor bedacht hebben stelt ons – ook al vertrekken we ieder vanuit onze context en eigenheid – in staat om tegelijkertijd samen iets te creëren en toch trouw te blijven aan onszelf en onze individuele interpretatie van bijvoorbeeld de spirituele avond die we bijgewoond hebben, of de gedichten die we gelezen hebben of de ontmoeting met Driss (de coördinator van Alawiya, nvdr.) de ruimte te geven. We zijn de enige groep binnen *Passages* die deze werkwijze hanteert. Taha heeft een eerste tekst gemaakt en ik heb daarop verder gewerkt. Ik neem een leidraad uit de tekst en tegelijkertijd ontwikkelt Ramón een derde tekst, ook verder werkend op bepaalde leidraden die aangereikt worden, enz... Zo ontstaat er als het ware een cyclische beweging, ook in ons samen schrijven. We hebben de ambitie om twaalf teksten te creëren die zich ontwikkelen als een geheel, een gemeenschappelijke adem als het ware. Je

kan het beschouwen als een compositie waarin ieder van ons accenten legt. We incorporeren ook fragmenten uit soefi teksten en onderzoeken wat ze vandaag betekenen voor ieder van ons afzonderlijk. We willen ook een Brusselse component toevoegen aan het geheel. Zo is circulatie een belangrijk gegeven binnen het soefisme en dat brengt ons bij het heel actuele Brusselse verhaal van circulatieproblemen in de stad. Zo ontstaan er onverwachte parallellen, want net toen we over die circulatie in de stad reflecteerden kwamen de instortende Brusselse tunnels volop in het nieuws.

Ramón: Deze benadering maakt het project net tastbaar. We vinden het belangrijk dat het niet slechts op het niveau van het abstracte bestaat, we willen ook de actualiteit én de stad binneng brengen. Het stedelijke weefsel wordt gekenmerkt door zeer specifieke bewegingen, doorgangen, bewegende mensen, de wisselwerking met bepaalde tijdstippen en seizoenen zoals het sluiten van de scholen, de uittocht voor de grote vakantie, betogingen, er is zoveel dat tegelijkertijd gebeurt. Het is interessant om dat te exploreren en binnen te brengen in de poëzie, door terug te grijpen naar het reële leven wordt het tastbaar en herkenbaar.

Het soefisme is een zoektocht naar het spirituele, waarin meditatie een belangrijke rol speelt. Veel mensen trekken zich terug in de natuur of reizen naar verre oorden om tot rust te komen en er te leren mediteren. Kan een hectische stad als Brussel ook een platform bieden voor meditatie?

Taha: Juist poëzie bezit de kracht om alle stress en problemen die gepaard gaan met het leven te verzoenen met het spirituele. Je kan je totaal verloren voelen in deze stad met haar files, lawaai, gedoe, maar zelfs in die omstandigheden biedt poëzie de mens soelaas. Ze stelt je in staat om je terug te trekken en tot rust te komen. Poëzie kan je overal tot jou laten komen, daarvoor hoef je niet naar India of zo te reizen. Poëzie is een queeste naar de essentie van het menselijke bestaan, dat is zeer spiritueel.

De Soefibroedersschappen brengen mensen samen, uitwisseling en het samen beleven staat centraal. Hoe verhoudt de poëzie zich hiertoe?

Elke: Het creëren van poëzie is een zeer individuele, vaak eenzame activiteit. Maar dit project hebben we juist aangewend om uit die eenzaamheid te treden, om als het ware een gemeenschap onder ons drie te creëren en toenadering te zoeken tot een andere gemeenschap. Ik wil er ook op wijzen dat de poëzie enkel bestaat wanneer ze gedeeld wordt. Het is niet iets dat op zich bestaat. Het objectief van *Passages* is gericht op een gedeelde ervaring. Er is onze deelname aan de Sufi Night, het Festival Passa Porta 2017, én de avond die we organiseren met de broederschap zelf in november. Eigenlijk kan je poëzie misschien nog het best vergelijken met muziek, het is iets wat je beleeft samen met anderen. Meer dan de schilderkunst verwachten poëzie en muziek onmiddellijk gedeeld te worden met een publiek. Op de Sufi Night van 22 oktober krijgen we muzikale begeleiding van Tamman Ramadan (ney) en Tareq al Sayed (oud), twee Syrische vluchtelingen.

Taha: Als we vandaag aan soefisme denken, denken we vaak aan broedersschappen, aan mensen die zich verzamelen in een



© Karim Abraheem

zawiya (sociaal en spiritueel centrum, nvdr.). Maar dat zijn de zogenaamde volgelingen, vooraleer zij er waren had je de meesters en die meesters kozen voor de retraite, het isolement om na te denken en op zoek te gaan naar een waarheid. Ik denk dat alles begonnen is met een isolement. Dat is een zeer vergelijkbare situatie met die van de dichter, om te kunnen schrijven moet je je terugtrekken, dat is iets dat je alleen doet, maar er is een groot verschil tussen het isolement van het schrijverschap en iets schrijven dat niemand interesseert. Poëzie richt zich vanzelfsprekend tot het collectieve. Wat Poëzie juist interessant maakt is dat het de kleine existentiële problemen van het individu overstijgt om de problemen van de gemeenschap aan te raken. Er is altijd de dialoog tussen de dichter en het publiek.

De islam staat vandaag zeer sterk in de belangstelling en dit veelal in negatieve zin. Radicalisering van jongeren, terrorisme, conflicten tussen sjiïeten en soennieten beheersen het nieuws en als grote oorzaak van dit alles wordt er naar de islam gewezen. Dit staat haaks op de islam zoals die binnen het soefisme geleerd en beleefd wordt, waar gestreefd wordt naar universele vrede en een zeer grote openheid ten aanzien van andere religies en overtuigingen aan de dag gelegd wordt. Waar ligt het geheim van het soefisme volgens jullie?

Taha: De problemen tussen sjiïeten en soennieten zijn in de eerste plaats politieke problemen, die hebben bestaan van bij het prille begin. Het streven naar macht staat hier centraal. Dat was vroeger zo en dat is vandaag niet anders. Het wahabisme, de moslimbroederschap, sjiïeten, soennieten, dat heeft in wezen niets met religie te maken, maar met honger naar macht. Dit vind je niet terug binnen het soefisme.

Elke: Soefisme is een spirituele queeste, dat is de basis, daar komt geen politiek bij kijken, het gaat om geestelijke verrijking.

Ramón: Wat ik fantastisch vind aan het soefisme is de grote vitaliteit die er uit spreekt. Veel zogenaamde gelovigen verzaken aan de echte schoonheid van het leven, ze verzaken aan de kunsten en de goede dingen des levens. En wat centraal staat is de liefde. Die kan je niet opdelen in goede en slechte liefde, in juiste of foute. Liefde is liefde, of het nu de liefde voor God betreft, voor je kinderen, voor iemand anders ... liefde is het enige wat de wereld draaiende houdt, het is een universele energie. In het soefisme wordt dat zeer duidelijk, het is een positieve energie, die aanzet tot de creatie van schoonheid, het opbouwen van goede relaties, ... het is wat alles en iedereen verbindt, in India, Japan, Argentinië of Brussel, het is hetzelfde elan dat ons allen drijft.

Elke: Wat ik ook geleerd heb is dat het soefisme niet alleen draait om de mens, maar om alles wat het leven uitmaakt: de dieren, de mineralen, de natuur, ... Alles wat bestaat is miraculeus, dat blijkt als men er zijn aandacht op richt. Dat opent perspectieven, het is een zeer globale visie. Een ander element dat ik zeer interessant vind en ik ook zeker wil ontwikkelen in mijn teksten is de aandacht die er binnen soefipoëzie bestaat voor het denken en samenbrengen van paradoxen. Het spreekt voor zich dat je daar ook binnen de poëzie heel veel mee aan kan. Het verzoenen van de uitersten van het spectrum, dat is een prachtige uitdaging.

Interview: Kathleen Weyts



© Dawid Linkowski

Osama Abdulrasol Quintet

Laat u meevoeren in de muzikale wereld van qanunspeler Osama Abdulrasol. Hij vormt de spil in een zelfgeweven web van oude klanken uit Babylon, aangevuld met invloeden uit de jazz en de klassieke wereld. In het spel en de composities van Osama Abdulrasol vind je zowel het meesterschap uit het oude Irak, als de creativiteit en de open blik van de kosmopoliet terug.

Het unieke spel van Osama Abdulrasol op qanun betovert keer op keer het meest uiteenlopende publiek. Zijn kwintet is samengesteld uit uitzonderlijke muzikanten: Philippe Thuriot is één van de meest virtuoze accordeonisten van vandaag, geliefd in zowel de hedendaagse jazz als de klassiek scène. Lode Vercampt blinkt als cellist uit door zijn lyriek en zijn veelzijdigheid en percussionist François Taillefer wekt op zijn unieke collectie van percussie-instrumenten de ritmes van India tot het Midden-Oosten tot leven.

In de kwintetversie vervoegt de Belgische sopraan Helena Schoeters het ensemble. Op een unieke manier vermengt ze klassieke en traditionele elementen in haar manier van zingen, wat haar de perfecte vertolker maakt voor de composities van Osama Abdulrasol.

Depuis des années, Osama Abdulrasol colore la scène des musiques du monde belge et internationale de son jeu magique au qanûn (instrument à cordes pincées joué sur un support ou sur les genoux). Les mélodies de son nouveau CD, Jedid, jettent un pont entre l'Orient et l'Occident. Les racines des compositions d'Osama Abdulrasol se trouvent clairement dans sa ville natale, la vieille Babylone en Irak, mais sont enrichies d'influences du monde entier. Son ensemble, composé du qanûn, du chant, de l'accordéon, du violoncelle et de la percussion, témoigne de ce à quoi l'avenir pourrait ressembler, mais montre aussi comment différents patrimoines, styles et langues peuvent se mêler en un son nouveau.

OSAMA ABDULRASOL QUINTET

zaterdag 01.10.2016 – 20:00
BOZAR, Brussel

Homayoun Shajarian & Sohrab Pournazeri



Homayoun Shajarian (1975) is een bekende Iraanse vocalist, die zich thuis voelt in zowel de puurste vormen van traditionele klassieke muziek als in licht-klassieke interpretaties en zich net zo graag waagt aan hedendaagse rock en pop met een klassiek randje. Hij werd door zijn vader, meester Mohammad-Reza Shajarian, opgeleid tot radif-zanger in de klassieke traditie. Aan zijn zijde deed hij ervaring op in talloze concerten en bezettingen als tombak-speler en vocalist. In 2014 bracht hij samen met componist/muzikant Sohrab Pournazeri het prachtige album *Heavy Makeup* uit. In de bezetting waarmee hij in Bozar optreedt, gaat hij opnieuw de klassiekere toer op.

Homayoun Shajarian: zang
Sohrab Pournazeri: kamanche, tanbur
Azad Mirzapour: tar
Mahyar Trihi: santur
Hossein Rezaeenia: daf
Aeen Meshkatian: zarb

Trio Talawine



Ud-speler en componist Hassan Abdalrahman verbleef acht jaar in de Sednaya-gevangenis, nabij Damascus. Hij werd er opgesloten als 'gewetensgevangene'. In deze moeilijke omstandigheden hield zijn liefde voor muziek hem recht; zijn ud vervaardigde hij uit karton en nylonkousen. Na zijn vrijlating vluchtte hij naar het westen, vastbesloten om zijn professionele carrière als muzikant verder uit te bouwen. In 2011 richtte hij samen met Nicolas Nageotte en Roméo Monteiro het Trio Talawine op. Letterlijk vertaald betekent Talawine 'kleurschakering' en dit vat passend de muzikale veelzijdigheid van deze muzikanten samen. Afrikaanse en Indiase klanken en ritmes vermengen ze met oriëntaalse muziek in een jazzy sound.

Hassan Abdalrahman: ud, zang
Nicolas Nageotte: klarinet, doedoek, kaval
Roméo Monteiro: pakhawaj, doholla, mridangam, kanjira

Het levensverhaal van Hassan Abdalrahman vormt tevens het onderwerp van het documentaire theaterstuk *Ik herinner mij het niet meer* van Waël Ali (zie p.13) dat op 16 november 2016 te zien is in cultuurcentrum Brugge.

Combineer de voorstelling met *Ik herinner het mij niet meer* en (*Not*) *my paradise* en krijg 15% korting.

HOMAYOUN SHAJARIAN & SOHRAB POURNAZERI

zaterdag 29.10.2016 – 20:00
 BOZAR, Brussel

TRIO TALAWINE

dinsdag 22.11.2016 – 20:00
 de Biekorf, Brugge

RESIDENTIES UPDATE

Bashar Murkus

AN IDENTITY IN THE LAB



© Jenny Nyman

Bashar Murkus is een jonge Palestijnse regisseur die in Haifa woont en werkt. Met een aantal jonge theatermakers richtte hij in 2011 het onafhankelijke Khashabi Theater op. In het voorjaar 2017 zet Moussem Nomadisch Kunstencentrum in samenwerking met deSingel, Het Kaaitheater, C-Mine cultuurcentrum Genk en Arsenal/Lazarus een kleine tour door Vlaanderen op voor hun eerdere voorstelling *New Middle East*. Tegelijkertijd ondersteunt Moussem hun nieuwe project *An Identity in the Lab* dat volop in ontwikkeling is.

An Identity in the Lab

Elke natie heeft zijn eigen onuitgesproken culturele identiteit die tot uiting komt via specifieke gemeenschappelijke codes, afspraken of gebruiken. Die identiteit wordt voortdurend ontwikkeld en vormgeven door een gedeelde geschiedenis, grenzen, het dagelijkse leven en een gezamenlijke toekomst. Voor de Palestijnen was de Nakba (de Palestijnse exodus in 1948, nvdr.) een dramatisch keerpunt: de opdeling van geografische gebieden sloeg een kloof tussen de verschillende gemeenschappen. Vanuit de wens om een gemeenschappelijke communicatie en artistieke dialoog te onderhouden over de geografische grenzen heen, startten Khashabi en het nationaal Palestijns theater Hakawati een samenwerking. Doel van het project is acteurs en theatermakers uit de verschillende gebieden samen te brengen. Makers van de Westelijke Jordaanoever, Gaza, Israël en de Palestijnse Diaspora werken samen aan een theatervoorstelling die 'identiteit' als uitgangspunt heeft.

RESIDENTIES ON TOUR

Youness Khoukhou BECOMING



© Dansem

Dit najaar toert de Brusselse danser en choreograaf Youness Khoukhou met zijn eerste voorstelling *Becoming*. Tegelijkertijd werkt hij aan zijn eerste soloproject *Cell* dat in 2017 in première gaat.

Youness Khoukhou over *Becoming*:

"Verschillende elementen vormen de basis van onze dagelijkse bewegingen. In een stedelijke omgeving maken we deel uit van een bepaalde 'mise-en-scène' en een gegeven tijd, die we tegelijkertijd op onze beurt zelf beïnvloeden en bepalen. De straat is de publieke ruimte bij uitstek, ze manifesteert zich

als een compositie van talrijke paden; fysieke, maar ook meer abstracte, samen vormen ze een geometrisch geheel. Wanneer deze geometrie doorkruist wordt door individuen, groepen en objecten ontstaat er telkens een verbazingwekkende structuur, die veel weg heeft van een bestaande partituur."

Concept en Choreografie: Youness Khoukhou

Dansers : Radouan Mriziga, Meri Pajunpää, Youness Khoukhou

Licht en geluid: Benoit Pelé

Coproductie Charleroi Danses, Les Brigittines,

Mousslem Nomadisch Kunstencentrum

Met de steun van het Koning Boudewijnfonds, Summer Studios Rosas

BECOMING

donderdag 13.10.2016 – ZOA Mecadanse, Parijs (F)

za 15 & zo 16.10.2016 – La raffinerie, Brussel

RESIDENTIES ON TOUR

Danya Hammoud

IL Y A LONGTEMPS QUE JE

Choreographe et danseur Danya Hammoud introduisent nous avec son solo *Mahali*. Après un séjour de résidence à Moussem Nomadisch Kunstencentrum, avec Cynthia Zaven et Carme Torrent, ils ont travaillé sur la pièce *Il y a longtemps que je n'ai pas été aussi calme*.

En cette pièce, Hammoud explore l'état de 'folie'. Son inspiration vient notamment du théâtre de Georg Büchner. Cette production a été créée en juin 2016 lors de la première mondiale au Festival Montpellier Danse. En automne, une tournée internationale de la pièce est lancée.

Chaque pièce pour Danya Hammoud est la suite d'une autre. Dans son solo *Mahalli* (2011), elle s'interrogeait sur la question de territoire et d'appartenance. Dans son trio suivant *Mes mains sont plus âgées que moi*, Danya Hammoud proposait une partition à partir des tensions et des intentions qui précèdent l'acte de tuer. Dans cette nouvelle pièce, elle s'emploie à rendre visible les prémices de la folie qui jaillit de (et dans) nos corps dans nos sociétés meurtrières, où l'individu tente par ses propres moyens de trouver encore ses raisons d'exister et continue à défendre ce qu'il lui semble encore indispensable à sa survie.

« L'être, dit-elle, dans cette société est souvent à la limite d'un état de folie, dans un va et vient permanent entre « se contenir » et « déborder » (être hors de soi). Ma recherche aujourd'hui se concentre sur cet état de folie qui est en devenir, jamais tout à fait accompli, entier. Car cet entre-deux est peut-être l'endroit le plus fragile, le plus vulnérable et de fait le plus critique ». La chorégraphe s'intéresse plus ici à la folie contenue qu'aux représentations de la folie individuelle ou collective dans des états excessifs : « je souhaite considérer les expressions éclatées de la folie en saisissant les moments d'exaltation afin de les suspendre pour mieux révéler leurs multiples aliénations ».

Avec pour point de recherche de départ, trois figures ; Woyzeck, Lenz et Camille Claudel. Danya Hammoud, dont le travail se concentre sur la stricte nécessité du geste, décrypte cet état de corps en devenir toujours dans notre rapport à l'autre.

Chorégraphie : Danya Hammoud / Avec : Danya Hammoud, Carme Torrent / Musique : Cynthia Zaven / Lumière : Abigail Fowler

Création dans le cadre du Festival Montpellier Danse 2016



Co-production : Festival Montpellier Danse 2016. CDC Uzès Danse. Tanzquartier, Vienne (En collaboration avec KulturKontakt), LE CND, un centre d'art pour la danse, Moussem Centre Nomade des Arts, Belgique (en collaboration avec Destelheide), CDC Picardie, l'Echangeur, Le Parvis, Scène Nationale Tarbes Pyrénées, CRA'P, pratiques de creació i recerca artística, Espagne.

Avec le soutien de l'Institut Français de Beyrouth.

N'AI PAS ÉTÉ AUSSI CALME



IL Y A LONGTEMPS QUE JE N'AI PAS ÉTÉ AUSSI CALME

vrijdag 14.10.2016 – Festival C'est comme ça !, CDC L'échangeur, Château-Thierry (F)

zaterdag 03.12.2016 – Dansem, Marseille (F)

dinsdag 13.12.2016 – Le Parvis scène nationale, Tarbes



Nacera Belaza SUR LE FIL

Sinds meerdere jaren volgt Moussem het werk van choreografe en danseres Nacera Belaza. Ondertussen is ze uitgegroeid tot een vaste waarde in de internationale scène. Afgelopen zomer ging haar nieuwste voorstelling *Sur le fil* – opnieuw een coproductie met Moussem – in wereldpremière tijdens het festival Montpellier Danse. De voorstelling werd geselecteerd voor de dans biënnale van Venetië. Dit najaar staat ze in Frankfurt en Marseille en natuurlijk ook in Bozar, Brussel.

In *Sur le fil* houdt Nacera Belaza vast aan haar persoonlijke logica van introspectie. In een zoektocht die naar de Ander leidt stijgt ze opnieuw boven zichzelf uit, samen met twee andere danseressen en het publiek. Al sinds haar eerste choreografieën baant ze een heel eigen pad. Haar manier van dansen is zowel heel aards als meditatief en vergt het uiterste van het lichaam. Via de dans overstijgt ze het podium, ze is elders en voert het publiek mee naar de weinig bekende paden van een op-en-top hedendaagse trance-ervaring.

Choreografie: Nacera Belaza

Dans: Nacera Belaza, Aurélie Berland, Anne-Sophie Lancelin

Licht: regie Gwendal Malard

Geluid: Christophe Renaud

LA TRAVERSÉE – SUR LE FIL

za & zo 12-13.11.2016 – LAB, Frankfurt

SUR LE FIL

donderdag 24.11.2016 – Dansem, Marseille

zaterdag 17.12.2016 – 20:00 – BOZAR, Brussel

Partager l'expérience de la transcendance

Obstinée dans une logique d'introspection personnelle qui l'amène à l'Autre, dans ce trio *Sur le fil*, Nacera Belaza fait de nouveau l'expérience de la transcendance partagée avec deux autres interprètes femmes et le public. Depuis ses premières pièces, elle creuse un sillon comme d'autres pourraient labourer la terre, par sa danse tout à la fois tellurique et méditative qui tend le corps à l'extrême et lui permet de dépasser l'expérience scénique. Elle est ailleurs et entraîne le public dans ces voies peu fréquentées d'une transe toute contemporaine.

Tout à la fois soumise et abandonnée aux règles rigoureuses et inhérentes à l'écriture, elle parvient à s'en soustraire. « C'est à cet endroit, dit-elle, que se trouve à mes yeux l'enjeu essentiel d'une pièce. Afin de parvenir à faire résonner en l'Autre l'expérience de cette transcendance, l'interprète doit avoir en permanence conscience de cette tension dramatique qui peu à peu lui donne la sensation de l'amener au bord de lui-même et lui permet ainsi d'appréhender ce qui, sans cesse, lui échappe et l'accomplit. Cet équilibre minutieux et fragile à maintenir le rend réceptif à l'extrême, non pas à ce qui se produit en lui mais surtout hors de lui ».

En équilibre sur ce fil, pour un temps indéfini, elle « accepte de ne plus savoir », afin d'être dans chaque instant de la représentation sur le qui-vive pour ne pas rompre le voyage dans ce que chaque être a de plus intime. Une danse qui ne trouve pas sa sensualité dans le paraître et la séduction codée mais dans le partage d'un secret féminin. Corps et âme.

—Marie-Christine Vernay



© Faryda Moumouh

DOOR DE LENS VAN... FARYDA MOUMOUH

“Het individu maakt wie je bent. Je kan je referentiekader en maatschappelijke context niet zomaar van je afgooien.” Geboeid door de humane conditie en de filosofische kronkels van het existentialisme en grote inspirator Jean Paul Sartre, ondergaat de Antwerpse kunstenaar Faryda Moumouh de wereld vol relatieve momenten die ze zelf fotografisch beleeft, ziet en vastlegt. De camera is het instrument waarmee ze de eigen conditie en die van de wereld om haar heen onderzoekt en naar haar hand zet. Het fotografische beeld is voor Faryda een kritische plek van bezinning, waarin gedachten, herinneringen, associaties, mythes, connecties, objecten en gebeurtenissen samenvloeien tot een nieuw geheel.

Voor dit Moussem Journaal selecteerde Faryda een beeld uit de reeks *L'image Etrange work in progress* (2016)

Foto's van Faryda Moumouh zijn momenteel te zien in volgende tentoonstellingen:

Beauty Without Irony & Multitude – Sterckshof Deurne, nog tot eind augustus 2016

10 jaar De Wolkenbreiers – De Oude Beurs, Hofstraat 15, Antwerpen, oktober 2016



MOUSSEM
NOMADISCH
KUNSTENCENTRUM

Ravensteingalerij 46
1000 Brussel

Onthaal kantoren Bozar:
02 513 15 58

info@moussem.be
www.moussem.be

Dit programma is tot stand gekomen met de steun van onze structurele partners: Bozar, Toneelhuis, Kaaitheater, Cultuurcentrum Brussel, Cultuurcentrum Brugge, C-mine cultuurcentrum Genk en JTC (Journées Théâtrales de Carthage).

Met dank aan: De Kriekelaar, Alawiya, Charlerloi Danses Centre Choréographique de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Tanzquartier Wien, Alkantara Lisbon, Pianofabriek Kunstenwerkplaats, WP Zimmer, CSS Udine, Huis van Culturen en Sociale Cohesie Sint-Jans Molenbeek, en andere.

Moussem werkt met de steun van: De Vlaamse Regering, de Vlaamse Gemeenschapscommissie en de Minister van cultuur.



Vlaanderen
verbeelding werkt



**BO
ZAR**

TONEELHUIS

**KAAI
THEATER**

**FRANS
MASEREEL
CENTRUM**

cmine cultuur
centrum

De Kriekelaar
Gemeenschapscentrum met pit



DESTELHEIDE

AraBel

